



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Le printemps, avec ses projets de voyage et de villégiature, a remplacé l'hiver et ses fêtes; la mode suit les variations des saisons, et, pour saisir ses caprices, il ne faut plus la chercher sous le feu des lustres, mais à l'éclat du soleil. C'est dans les promenades, au bois, aux Champs-Élysées, aux boulevards, qu'on la rencontre à présent; tout en elle est fraîcheur et légèreté: plus de couleurs sombres, mais du rose, du lilas et de l'azur; les étoffes mates à la place du velours et du satin; des pardessus légers et transparents au lieu de fourrures; des nuages de tulle et de gaze qui, en tamisant les rayons du soleil, donnent au teint un aspect délicieux.

Le barège, qui est conservé comme le tissu le plus charmant à la ville et le plus

commode à la campagne, a, cette année, des dessins charmants. Ce sont des fleurs qui serpentent entremêlées de feuillage, ou des dessins cachemire d'un coloris admirable; d'autres sont unis, avec les garnitures satinées, d'une couleur tranchante; les volants, car le barège ne peut se porter sans garniture, sont souvent au nombre de deux, avec l'étoffe double, en biais. Les petits volants sont bordés d'un effilé Pompadour ou d'une ruche simple en ruban très-étroit, couleur sur couleur. Le barège uni est, en général, très-foncé écreu, ou gris de perle, pour négligé; nous l'avons vu employé en blanc pour peignoirs, avec un large ourlet tout autour, dans lequel on passe un ruban orange ou bleu de France. La pèlerine à pans en pareil complète cette élégante simplicité. Chez Palmyre, Camille, M^{me} de Baisieux et autres

célébrités fashionables, on prépare déjà les toilettes destinées aux eaux. Nous avons vu, pour le matin, des robes de foulard écru, brodées en tablier; corsage demi-basque et manches à coude. — Robes en soie écos-saise à semé de boutons de rose, avec vo-lants de dentelle noire; corsage demi-mon-tant, avec un revers venant en pointe jus-qu'à la ceinture, et garni de dentelle retombant sur les manches pour les orner jusqu'au coude. — Une robe de taffetas lilas glacé de blanc, avec ornements de ruban et de passementerie posés en tablier; corsage montant, ouvert jusqu'à la cein-ture, avec une demi-échelle fermée par des nœuds de ruban. — Des robes de mousseline brodée, avec volants de petite valen-cienne tuyautée, et des peignoirs en mous-seline de l'Inde avec des ruches de tulle. — Des robes en mousseline de soie, avec volants festonnés en soie de la couleur dominante. Ce qui domine, en général, comme fantaisie, c'est la broderie et les ruches découpées ou en ruban.

Il est à remarquer que les robes de pro-menade sont plus courtes, et permettent ainsi d'apprécier l'élégance de la chaus-sure, que les jupes très-longues dissimu-laient complètement. Aussi, le luxe des bas est-il plus que jamais de bon goût; ils sont en coton blanc de nacre, unis, et d'une fi-nesse extraordinaire, ou en fil, avec jours et broderies, enchassés dans les mignons souliers de Melnotte¹. Les grandes da-mes de Londres, qui encouragent tout ce qui est bon et joli, ont pris sa maison sous leur patronage, et rivalisent avec les Pari-siennes par leurs petits pieds chaussés si admirablement.

— Parmi les simplicités de la campagne, nous avons remarqué les cols à la reli-gieuse, arrondis derrière et à pointe de-vant. Ils sont en batiste empesée, avec une fine broderie mate. Le corps du fichu, monté sur une ceinture, avec trois larges plis sur le devant, est destiné aux corsages ouverts de peignoirs. Les manchettes, ou plutôt les demi-manches, se composent d'un large poignet uni, en batiste comme le fichu, qui s'attache au poignet, et est surmonté d'un ample bouillon. — Quant aux canne-

zouts, la forme en est neuve et gracieuse, comme toutes les inventions de M^{me} Payan¹. On en portera beaucoup sur les petites robes décolletées qui doivent remplacer, l'été les robes montantes. Ils sont en mous-seline brodée au crochet, et festonnés en mousseline unie, avec des semés au point de plume, en jaconas, avec entre-deux tout en dentelle; enfin, le choix en est varié de façon à les approprier à toute espèce de toilette.

— La forme évasée des chapeaux semble ramener la frisure, qu'on avait presque abandonnée pour les bandeaux; mainte-nant ils sont bouffants et ondulés; les ban-deaux plats sont laissés aux jeunes filles; les touffes à l'anglaise ont les boucles moins légères que lorsqu'elles tombent sur les joues; car on les ramène derrière l'oreille pour rejoindre les cheveux de derrière. Cette coiffure, fort distinguée, ne sied pas à toutes les physionomies; dans ce cas, on la remplace par deux ou trois boucles très-crêpées, qui, très-avancées sur l'œil, vont en s'élargissant vers le bas, ce qui garnit très-bien la passe des chapeaux.

— Les capotes coulissées, à impercep-tibles baleines très-rapprochées, sont d'une grande distinction pour le matin; mais cette façon, en apparence si simple, n'est acceptable qu'avec une grande perfection dans le *faire*. M^{me} Dasse² les a rendues des chefs-d'œuvre, comme coupe et confec-tion. Le seul ornement qu'elle y admette est un voile en blonde de la couleur du taffetas employé. Elle a aussi de délicieuses capotes en tulle et blonde, ornées de fleurs posées en touffes et en guirlandes. Ses *pailles de riz à l'Isabeau* sont charmantes avec le bouquet de petites plumes posées de chaque côté de la passe, très en arrière, et garnies dessous de roses blanches sans feuil-les. Les pailles dites de fantaisie sont, chez elle, variées et toutes plus charmantes l'une que l'autre. Sur les pailles mates, elle a des ornements en velours et dentelle, chapeaux solides pour voyage; ou bien, avec la même destination, des pailles grises, dou-blées de rose, de citron ou de gros-vert, de paille d'Italie de la plus grande finesse, sans autre ornement qu'une fleur magni-

¹ 23, Old-Bond street.

² Rue Vivienne, 15. — Rue Richelieu, 38.

fique de Chagot¹. — Des capotes en gaze gaufrée, gaze semée de fleurs qui vont particulièrement aux très-jeunes femmes. — Chapeaux de crêpe d'une fraîcheur et d'une forme qui rendent toutes les femmes jolies.

— C'est de quatre à six heures du soir qu'on peut observer, aux Champs-Élysées, le goût et la grâce de ce qu'on appelle le monde parisien. Les équipages, qu'on vient de renouveler ou de rafraîchir avec la saison, n'emportent pas assez rapidement nos élégantes pour qu'on ne puisse pas saisir les détails de la toilette; au contraire, leurs chevaux ont un certain orgueil de leurs harnais neufs et brillants, et ils glissent au pas sur la terre, comme pour laisser aux curieux le temps d'analyser. Les landaus et les calèches sont déjà doublés de fine perse, mais la soie est maintenant dans les coupés, qu'on ne prend que les jours où le ciel est couvert. L'inconstance de la température et les précautions de l'état de santé général exigent qu'il y ait toujours dans la voiture un de ces ravissants manteaux que Gagelin² a fait confectionner tout exprès. Ils sont en cachemire blanc, doublés d'un petit taffetas blanc aussi, avec une grande pélerine légèrement ouatée; tout autour, un large galon blanc d'argent de Sorré-Delisle³.

— Parmi les objets d'ameublement qui vont à cette époque décorer les châteaux, nous citerons les glaces nouvelles dont le cadre est également en glace, mais de couleur, à l'imitation des cristaux de Bohême; les vases façon Japon, destinés aux fleurs du vestibule et des escaliers; les tapis d'été de Foye-Davenne⁴; les poteries rustiques pour les collations au jardin; les porcelaines peintes d'un nouveau genre pour les cabinets de toilette; les tentures à broderies en couleur, qui doivent s'harmoniser avec les nuances de la campagne. Nous citerons aussi les canapés pliants de Dupont⁵, si faciles à transporter et si commodes pour les hospitalités improvisées. Ce que nous trouvons encore fort précieux pour les paresseuses, ce sont les hamacs qu'on tend dans le jardin à l'heure de la

sieste. Il y aurait bien de la poésie à faire sur cette innovation, qui paraît devoir passer dans les habitudes de notre pays, comme elle est depuis longtemps dans celles des pays méridionaux; nous nous bornons à la signaler, parce que tout ce qui rentre dans le domaine de la coquetterie et de la séduction est de notre ressort.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

Les travaux des bâtiments pour l'Exposition des produits de l'industrie sont complètement terminés. Sur la façade principale on vient de placer huit panneaux indiquant la destination des galeries. Ces panneaux, qui ainsi que le fronton sont peints en bronze florentin, représentent deux génies des arts avec leurs attributs. Sur le premier à gauche, qui sépare la buvette des salles d'exposition, on lit cette inscription :

Machines à vapeur, locomotives, métiers, instruments aratoires, cuirs tannés; sur le deuxième, fil de fer, fer, fonte, cuivre, ardoises, briques, pierres lithographiques; sur le troisième, mégisseries, reliures, merceries, cuirs vernis, fleurs artificielles, stores, chapellerie; sur le quatrième, horlogerie, cristaux, glaces, porcelaines, tapis, vitraux peints.

Sur les quatre autres panneaux on voit deux génies occupés aux travaux qu'ils protègent; sur le premier, toiles peintes, soieries, nouveautés, dentelles, tulles, gazes, tissus, broderies or et argent; sur le deuxième, laines filées, châles, draps, mérinos, rouenneries, casimirs, flanelles, indiennes; sur le troisième, orfèvreries, bronzes, instruments d'optique et de mathématiques, pianos, meubles, laque; et sur le quatrième, poteries, faïences, papiers peints, parfums, produits chimiques, comestibles préparés.

L'aspect des bâtiments est simple et grandiose. Le péristyle est décoré d'une jolie mosaïque en asphalte; sont à droite et à gauche deux belles salles destinées aux séances du jury, pour arriver à une immense galerie circulaire coupée par deux rangs de colonnes carrées peintes en chêne poli, sur lesquelles repose une corniche

¹ Rue Richelieu, 82. — ² Rue Richelieu, 93. — ³ Place de la Bourse, 31. — ⁴ Rue Neuve des Petits-Champs, 68. — ⁵ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5.

sculptée et surmontée d'un pan coupé arrivant au plafond.

Par cette disposition, qui est des plus gracieuses, les plafonds ont moins de largeur et forment des caissons peints en bois des files avec encadrements en chêne séparés de distance en distance par des traverses avec culs-de-lampe.

Sur les pans coupés, dans des médaillons fond bleu et à jours transparents, au nombre de mille à douze cents, sont inscrits en lettres d'or les noms des localités de France connues par leur industrie particulière.

Les galeries principales étant coupées par deux rangs de colonnes, forment elles-mêmes d'autres galeries de moindre largeur, ce qui multiplie à l'infini les emplacements des exposants, qui seront ainsi huit de front.

L'ensemble des bâtiments, non compris l'écurie, la buanderie et le hangar pour les instruments aratoires, forme donc une vaste galerie circulaire de 206 mètres de largeur sur 100 mètres de profondeur, qui est divisée par deux galeries transversales à droite et à gauche du péristyle.

Au centre des bâtiments sont trois cours dans lesquelles on a établi de vastes puits pour l'écoulement des eaux pluviales. Dans tout le pourtour règne un hangar où seront exposés les produits de l'horticulture, et, autour du tapis vert, des poteries, vases, bronzes, enfin tout ce qui sert à l'ornement des jardins.

Déjà des machines de toutes sortes sont apportées : machines à vapeur, locomotives, tour à forer et à alézer, des pièces de fonte de à 10,000 kilogrammes, instruments aratoires, charrues à deux, trois et quatre socs, machines à défricher, semer ou battre les grains, etc., etc. Cette exposition paraît devoir être bien supérieure à celles qui l'ont précédée.

Les bâtiments de l'exposition auront coûté près de 900,000 fr. ; il y a été employé 450,000 pièces de charpente, 400,000 kil. de zinc.

MADAME RÉCAMIER.

Les derniers honneurs ont été rendus dimanche dernier à une femme dont le nom se rattache aux plus grands souvenirs. La

société parisienne a vivement senti la perte de M^{me} Récamier, cette femme justement célèbre par sa beauté, par ses vertus, par la pureté d'une vie qui sut résister à toutes les séductions. Les vicissitudes de la fortune n'ont jamais troublé chez elle cette égalité de caractère que chez un homme on eût appelée de la philosophie. M. Jules Janin, dans son feuilleton, a rendu un digne hommage à cette femme qui partagea volontairement l'exil de M^{me} de Staël, et qui fut l'âme dévouée de Châteaubriand.

C'est un des privilèges du génie, dit M. Jules Janin, d'entraîner dans sa gloire toutes les amitiés qui l'ont aidé à supporter les amertumes de la vie. Le nom de M^{me} Récamier, si longtemps populaire chez nous, partagera l'immortalité la plus pure et la mieux méritée de ce siècle, l'immortalité même de M. de Châteaubriand !

M. de Châteaubriand avait abrité sa gloire, son génie et sa vieillesse à l'ombre bienveillante de cette sœur de son esprit et de son âme ! Ce grand homme, l'honneur impérissable de notre langue, de notre poésie et de notre évangile, lassé de tout, et surtout lassé de sa grandeur, avait trouvé un port et un abri dans le salon de M^{me} Récamier ; il y eût trouvé, avec quelle joie vous le savez, l'oubli et le silence, si ces trois mots eussent pu marcher de front : oubli ! silence ! Châteaubriand !

Il ne faut pas trop nous arrêter sur cette image de M^{me} Récamier disparue ; elle appartient à d'autres plumes que la nôtre ; elle demande un autre crayon. Cette image se retrouvera d'ailleurs en pleine et douce lumière, entourée de l'auréole paisible de l'amitié, dans les Mémoires de M. de Châteaubriand, ce livre que notre siècle n'a pas eu le temps de lire, ce livre écrit pour d'autres générations, sous le limpide et ferme regard de M^{me} Récamier, ce regard d'une âme habile à tout comprendre ! Intelligence active et dévouée, cœur sincère, amitié jusqu'à la passion ! Cette amitié, c'était le culte d'un grand homme malheureux qui succombe sous la ruine de ses illusions évanouies !

Seul entre tous les hommes vivants de ce siècle, M. de Châteaubriand avait le droit de parler comme il en faut parler de M^{me} Récamier, et de lui rendre les honneurs

mérités; mais il est permis au premier venu de regretter cette perte dernière que vient de faire l'antique capitale de l'urbanité, du bel esprit, de l'élégance!

M^{me} Récamier représentait en effet cet art merveilleux qui s'est perdu chez nous, qui remonte à M^{me} de Sévigné, à M. le coadjuteur, à M. de La Rochefoucauld, à M^{me} de Maintenon et au roi Louis XIV, l'art du bien parler et du bien dire, l'art exquis du savoir vivre, le plus beau fleuron de cette merveilleuse patrie des beaux esprits et des grands seigneurs, des belles dames et des poètes, un murmure qui était la grâce même, le bon sens mêlé à l'esprit, l'ironie mêlée de bienveillance, la voix, l'accent, le charme, le salon rempli de probité, d'honneur, de délicatesse, de cette ambition honnête qui est la gardienne des états, de cet art de plaire qui est le gardien de l'amour!

Où s'en est allée cette France qui savait écouter et se taire?

Qu'a-t-on fait de ces endroits choisis où, pareils aux jets d'eau de Chantilly, la causerie occupée et la causerie oisive ne se taisaient ni la nuit ni le jour?

Qu'a-t-on fait de cette grande habileté à tout dire d'un mot, à tout répondre d'un geste, à tout deviner d'un rien?

Cette perle brillante de la conversation parisienne a été brisée dans l'orgie des clubs! Le hurlement a remplacé la causerie; la place publique a détrôné le salon.

L'ironie aux lèvres légères, la raillerie à l'accent mordant, l'oasis parisienne où chacun va et vient, apportant sa nouvelle, son mot, son rêve, son silence, son bruit; ce dernier coin éclairé de grâce, de bon goût, d'intelligence, de souvenirs, ce salon de l'Abbaye-aux-Bois, abandonné un peu avant la mort, cet écho fidèle et distrait du grand monde évanoui, ce tableau de la Corinne de Gérard souriant au *Génie du Christianisme*, ces amitiés, ces dévouements, cette adoration du bon et du beau, ô vanité! tout cela nous a quittés à tout jamais, enfermé dans deux cercueils: le cercueil de M. de Châteaubriand, le cercueil de M^{me} Récamier!

Cette jeune femme, belle et courageuse entre toutes, entourée d'amitiés, d'estime, de considération, d'honneur, avait été, au sortir de nos premières tempêtes, une des

colombes de l'arche qui rapportent le rameau vert.

Elle s'était mêlée, sans y rien laisser de sa grâce, de sa modération et de son charme, à cette société mêlée du Directoire qui faisait justice des crimes, des hontes, des scélératesses, des impiétés, des meurtres de dix années.

Dans cette réaction si juste et si vraie, M^{me} Récamier s'était fait remarquer déjà par son pardon et par son oubli du passé; elle s'était fait aimer à force de bonnes, modestes et sincères qualités d'un esprit droit et adroit, à l'aide duquel elle fut supérieure à tant de gens, elle fut l'égale de tous!

Ses amis la pleurent et la regrettent d'un regret éternel! A son heure dernière, si M^{me} Récamier a pu entendre les cris de la rue: *Achetez Robespierre! achetez le Père Duchêne! achetez la Racaille!* elle aura pu se croire revenue aux premiers jours de sa jeunesse douloureuse, quand elle jetait sa douce clarté à ces deux astres jumeaux, M^{me} Beauharnais et M^{me} Tallien.

NONCIORAMAS.

Depuis longtemps déjà il est question d'utiliser les rideaux de théâtre comme moyen de publicité. Si nous avons bonne mémoire, le directeur d'un des principaux théâtres du boulevard eut autrefois la malheureuse pensée de convertir son rideau en une muraille hariolée d'affiches. Mais l'essai ne fut pas du goût du public, et on dut y renoncer. Il y avait toutefois dans cette idée un côté séduisant qui vient d'être compris d'une manière à la fois ingénieuse et attrayante.

Nous avons vu cette semaine un rideau de ce genre au théâtre Montansier.

L'aspect aride et mercantile des annonces libellées qui contrasterait d'une manière choquante avec tous les éléments artistiques composant une exploitation théâtrale est merveilleusement dissimulé au milieu de personnages, de draperies et d'emblèmes de toutes sortes qui composent dans leur ensemble un sujet original. On ne reconnaît l'annonce qu'après avoir étudié dans ses détails un tableau exécuté de main de maître et représentant le *Chemin de la fortune*.

Au premier plan à gauche, on voit un dentiste vêtu d'une riche robe de chambre, présentant un dentier à une jeune et jolie dame, assise dans un fauteuil confortable, et qui semble beaucoup souffrir des dents.

Sans avoir besoin de recourir à une indication habilement dissimulée dans les raies d'une tapisserie mauresque, on a facilement reconnu dans ce personnage le célèbre Fattet.

Viennent à la suite, abrités sous une tente formée de draperies du meilleur goût, trois femmes élégantes, diversement costumées, qui examinent des étoffes nouvelles déballées par la maison Gagelin. A la suite, et toujours au même plan, la loterie des artistes est représentée par un groupe figurant la peinture, la sculpture et la musique; les deux principaux lots de 70,000 fr. et de 20,000 fr. sont artistement peints à droite et à gauche des personnages. Dans le coin à droite, M. Alexandre, l'inventeur des sangsues mécaniques, applique son procédé à un malade.

Le chemin tourne en montant, et on arrive à un employé de la maison Raphanel qui met en couleur le chemin de la Fortune avec du siccatif brillant.

On voit après, M. Blanc, giletier au Palais-National, qui essaye à un jeune-élegant un ravissant gilet. Devant lui, pose le Prince Eugène, en costume de général et dans l'attitude d'un haut et puissant seigneur qui attend des visites de félicitation. Il est là pour rappeler une enseigne que chacun a pu voir affichée ces jours-ci sur les murs de Paris, et qui annonce l'ouverture de brillants magasins d'habillements d'hommes, rue Vivienne. Le milieu de ce second plan est occupé par une Renommée posée sur un char que traînent deux dragons. La Renommée tient de la main droite une trompette à laquelle pend une oriflamme qui porte les titres de plusieurs des principaux journaux de Paris; avec sa main gauche, elle agite une autre oriflamme pareille; sur les roues sont les journaux de théâtre. Le char est précédé du nègre populaire qui sert depuis longtemps d'enseigne à une importante maison d'horlogerie du boulevard Saint-Denis.

En avant, la pharmacie indienne est figurée par une tente devant laquelle un Indien

guérit un de ses compatriotes atteint du choléra, et un autre individu fait des gambades, excité qu'il est par le haschich. Dans le lointain, le temple de la Fortune apparaît aux yeux des spectateurs, mais reste caché pour les nombreux industriels qui composent le sujet du tableau, par des rochers à pic et des glaciers d'un accès difficile et périlleux. Les côtés et le fond de la toile sont remplis par des bannières, des étendards et des drapeaux de couleurs riches et variées, sur lesquels sont tracées en caractères historiés des annonces illustrées par des images en harmonie avec les individus auxquels elles se rapportent.

Ce tableau, dû à la brosse habile de M. Cambon, le décorateur de l'Opéra, est encadré d'une riche bordure annonçant que l'administration est rue Lepelletier, 22, que ces noncioramas seront mensuels, qu'ils sont brevetés d'invention, et que le *Chemin de la Fortune* sera suivi de la *Tentation de saint Antoine*, et du *Bal masqué*.

Le *Chemin de la Fortune* est, comme on le voit, une ingénieuse allégorie qui se prête fort bien à l'objet auquel il est destiné. Il faut reconnaître, au surplus, que l'artiste en a tiré bon parti, si on tient compte des difficultés qu'il a dû rencontrer pour coordonner et lier entre elles des industries si diverses, de manière à composer le sujet qui devait servir de donnée à ce brillant décor ou plutôt à ce magnifique tableau.

L'inventeur de cette innovation a donné à ses rideaux, comme nous venons de le voir, le titre générique de Noncioramas. Ce mot nous plaît, il est nouveau, artistique, comme l'objet qu'il désigne, et ne permettra pas de confondre ces peintures théâtrales avec les annonces ou affiches ordinaires. Les Noncioramas nous semblent destinés à rappeler les annonces de journaux en gravant à tout jamais dans la mémoire l'existence de l'industrie qui y aura été représentée, car ils font apparaître aux yeux sous une forme matérielle, palpable et véritablement saisissante.